



HAL
open science

Sur Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Island, d'Eliseo Véron

Jean-Jacques Boutaud

► **To cite this version:**

Jean-Jacques Boutaud. Sur Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Island, d'Eliseo Véron. Questions de communication, 2023, 43, pp.317-336. 10.4000/questionsdecommunication.31610 . hal-04250352

HAL Id: hal-04250352

<https://hal.science/hal-04250352>

Submitted on 24 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

JEAN-JACQUES BOUTAUD

Université de Bourgogne, Cimeos, F-21000 Dijon, France
jean-jacques.boutaud@u-bourgogne.fr

SUR CONSTRUIRE L'ÉVÉNEMENT. LES MÉDIAS ET L'ACCIDENT DE THREE MILE ISLAND, D'ELISEO VÉRON

Résumé. – Sans rechercher le mimétisme avec les médias, *Construire l'événement* a la force d'impact d'un titre et a fait date comme analyse capitale sur le discours d'information et la construction de multiples réalités à travers un « événement ». Il s'agit en l'occurrence d'une étude de terrain sur un cas précis : l'accident nucléaire de Three Mile Island du 28 mars 1979 aux États-Unis. Une étude limpide dans sa construction, en trois temps, trois séquences chronologiques : au point d'y voir pour certains un « cas d'école » de l'analyse qualitative des médias. D'autres s'inquiètent au contraire de la surabondance de concepts relevant d'un métalangage théorique pas vraiment présenté ni commenté au fil des pages. Pour éviter une approche trop frontale de l'ouvrage, il est proposé de situer *Construire l'événement* par rapport aux fondations de la théorie socio-sémiotique d'Eliseo Véron ; puis de regarder de plus près la construction même de ce modèle d'étude sur le discours d'information ; discuter enfin le lien parfois trop direct entre *Construire l'événement* et le constructivisme, sans même mesurer la place de Charles S. Peirce et du ternaire dans la pensée si productive d'E. Véron, à l'égard de la construction sociale du sens.

Mots clés. – Véron, médias, discours, information, événement, constructivisme, sémiotique.

Le 28 mars 1979, deux dépêches AFP (16 h 47, heure de Paris) annoncent un *incident* survenu quelques heures plus tôt (4 h 00 heure locale, 10 h 00 heure de Paris) à la centrale nucléaire de Three Mile Island (TMI), près de Harrisburg (État de Pennsylvanie, États-Unis) : la rupture d'une pompe d'alimentation en eau du circuit secondaire de refroidissement de l'un des deux réacteurs.

Sans l'indiscrétion d'un policier sur place, ce qui aurait pu rester une « panne » technique ou le *problème* interne de la centrale serait passé inaperçu. Mais voilà, dans les trois premières dépêches AFP, on parle déjà d'« incident », d'« accident », d'« accident radioactif », d'« alerte générale dans la centrale ». L'événement « accident nucléaire de Three Mile Island » aura bien lieu. Avant même que les fuites radioactives ne soient confirmées à l'intérieur de l'usine, la fuite d'information fait déjà son œuvre. Des dépêches initiales AFP (16 h 47, heure de Paris) aux premières annonces des journaux télévisés le soir même (TF1 et Antenne 2), alors que l'information se met en marche, l'événement se met en place.

Tout le problème est que, pour travailler le discours, il faut déjà *travailler* l'information, comme il est d'usage à partir de quasiment rien, seulement 3 dépêches AFP. Ainsi s'amorce, entre radio, télévision et presse, le « fonctionnement du système » qui, au-delà des énonciations particulières, conduit à *Construire l'événement*, titre de l'ouvrage d'Eliseo Véron¹ paru en février 1981, aux éditions de Minuit. De dépêches elles-mêmes construites en informations relayées, puis d'informations en reprises et commentaires, aucun terme neutre : chaque énonciation révèle un angle, un choix, une posture, une stratégie dans le traitement de l'information qui se mue, en quelques heures, en traitement de l'événement entre tous les relais discursifs et médiatiques.

Plutôt qu'une étude académique du discours, E. Véron va mener avec Jorge Dana, pour le matériau audiovisuel, et Antoinette Franc de Ferrière, pour la presse écrite quotidienne, une véritable enquête, si ce n'est une intrigue par certains traits narratifs. Le lecteur est invité à suivre la chronologie des faits et le récit médiatique en trois actes, de la « pré-construction de l'événement » aux « discours de clôture », avec un pic : « le sommet informatif du 31 mars » (C. É. : 83-142²). L'analyse – de plus en plus étroite au fil des heures et des journées – ne manque pas les détails qui créent la nuance et marquent le territoire énonciatif de chacun. D'étape en étape, de fragment en trace signifiante, l'étude prend valeur d'illustration des options théoriques très fortes d'E. Véron, les médias donnent matière, le modèle se construit. Il fera date en sémiotique

¹ Comme Suzanne de Cheveigné (2018 : 27), nous reprenons « ici l'accentuation du nom d'E. Véron, nom d'origine française, telle qu'il l'utilisait en France. En espagnol, l'accentuation est tonique : Eliseo Verón ».

² La mention C. É. renvoie à l'ouvrage *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Island* (Véron, 1981).

comme en communication alors qu'E. Véron y occupe une position si singulière comme nous le verrons.

E. Véron voit surtout dans l'accident de TMI « l'un des rares cas où la question de la légitimité de l'information est remontée à la surface du discours » (C. É. : 8), prenant distance critique avec « une idéologie de la représentation dont l'axe fondamental reste la sacro-sainte *objectivité* » (*ibid.*). Cela nous engage à présenter l'ouvrage avec plusieurs points d'attention, pour en donner la mesure profonde et la portée véritable. Il faut comprendre les options et positions théoriques d'E. Véron, au moment où paraît *Construire l'événement* en 1981. Ensuite, il convient d'analyser de plus près la *construction* de l'ouvrage qui en représente une application, une illustration tant le modèle d'étude prend valeur démonstrative. Enfin, il est nécessaire de voir en quoi le réglage modal sur l'action de *construire* – en l'occurrence l'événement et plus globalement l'information –, ne mène pas tout droit aux thèses constructivistes, tant É. Véron (1973) reste attaché à la « logique naturelle des mondes sociaux » dont les médias fournissent le meilleur matériau.

Construire un espace théorique en propre

Dans sa *Lecture de Construire l'événement* pour la revue *Critique Politique*, André Lange (1982 : 132) – directeur d'études associé à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS)³ – rappelle d'entrée la place et la portée des recherches d'E. Véron dans la fondation « d'une troisième linguistique, susceptible de répondre à l'épuisement des deux premières (la saussurienne et la transformationnelle), épuisement dû à l'évacuation de la question du sens ». Suit une longue citation extraite de *Linguistique et sociologie*, où E. Véron reprend les termes clés de sa théorie qui

« suppose la construction d'un méta-langage apte à décrire l'activité langagière comme un système extrêmement complexe d'opérations portant sur la matière signifiante, opérations dont le "support" est un énonciateur. Ce sujet énonciateur est, en dernière analyse, un producteur de discours » (Véron, 1973 : 275, *sic*).

À voir l'épaisseur théorique du propos, A. Lange (1982 : 133) regrette d'autant plus, en fin de recension, que la mise à l'épreuve de la théorie sur « les médias et l'accident de Three Mile Island » (sous-titre de l'ouvrage) ne conduise E. Véron à un travail plus soutenu de clarification scientifique :

³ « En 1971, j'ai pris la décision de quitter l'Argentine : ce que je voulais faire, je ne pouvais le faire là-bas. Je dirigeais à ce moment-là un centre de recherches sociologiques (Centro de Investigaciones Sociales). En France, je suis entré à l'EHESS et j'y suis resté neuf ans comme directeur d'études associé. Associé veut dire en fait étranger » (Hotier, 1992).

« Ceux qui connaissent les textes théoriques de Véron resteront déçus de ce travail d'application, né d'une commande de la Fondation Bordier⁴, mais qui n'est cependant pas un simple dossier de presse critique. *Construire l'événement* aurait pu être un ouvrage intéressant de vulgarisation des théories de Véron. Malheureusement, l'absence, dans le livre, de toute présentation théorique rend la démarche incompréhensible à un public non averti. Encore un rendez-vous manqué de la théorie avec son public potentiel. »

Prenons l'observation comme un avertissement. Il faut donc aller chercher *ailleurs*, dans les écrits mêmes d'E. Véron, ce qui fonde sa démarche scientifique et sa posture théorique dont *Construire l'événement* constitue une illustration, un *cas d'école*⁵, un modèle d'étude, à partir des médias en général et de l'accident de TMI en particulier :

Car il s'agit bien, à l'origine, d'une commande d'EDF qui donnera d'ailleurs matière à publication dans la *Revue générale nucléaire* (RGN) sous le titre : « Analyse du discours des médias français à la suite de l'accident nucléaire de Three Mile Island » (Bourdier *et al.*, 1982). Notons au passage que l'intitulé de l'article a perdu la valeur d'impact du titre de l'ouvrage⁶. En voici le résumé :

« Les auteurs inscrivent leur étude dans le cadre de "l'analyse de discours" (qui résulte de la convergence de trois disciplines : linguistique, sémiologie, sociologie). Après avoir dégagé les principaux éléments qui caractérisent le mode de fonctionnement des médias en France, ils étudient la façon dont l'événement a été traité dans la presse écrite, à la radio et à la télévision et illustrent leur propos par plusieurs exemples concrets⁷ » (Bourdier *et al.*, 1982 : 154).

Sous l'influence d'E. Véron, on voit dans le résumé de l'article, combien il est important d'articuler, en bonne intelligence :

- l'apport et la compétence interdisciplinaires (linguistique, sémiologie, sociologie) ;
- la plus-value théorique pour analyser le « mode de fonctionnement des médias » avec implicitement les invariants d'un système ;

⁴ Dans son *Avertissement* (C. É. : 6), É. Véron mentionne plus exactement le Cabinet d'études Jean-Michel Bourdier, Cabinet de conseil en communication.

⁵ « Le livre a fourni aux chercheurs un cas d'école sans précédent en France d'une analyse qualitative de médias, menée à grande échelle, à la fois exhaustive et comparative entre titres et entre supports médiatiques » (Cheveigné de, 2018 : 32).

⁶ « Choisir le titre d'un livre est, comme on sait, une opération métalinguistique décisive, non seulement en termes de persuasion – éveiller l'intérêt du lecteur potentiel –, mais aussi parce que le titre transmet la vision que l'auteur a de son propre travail » (Véron, 2018 : 3 ; document inédit repris de Véron, 2013, non encore traduit et publié en France).

⁷ Quelques mois plus tôt, « l'accident » est déjà analysé dans un article de J.-F. Picard et J.-M. Fourgous (1981). Le résumé se concentre sur l'effet de dramatisation de l'information, après les « déformations » des médias soulignées dans le titre : « Les auteurs présentent la façon dont les médias, en France, ont décrit et commenté au jour le jour l'accident de Three Mile Island aux États-Unis. Les déformations de l'information n'ont pas manqué, tout se passant comme si le déroulement des faits réels se mélangeait avec un film de terreur-fiction » (*ibid.* : 580). En la circonstance, les similitudes avec un film sorti au même moment, *China Syndrome* (1979), rendront plus poreuses encore les frontières entre fiction et réalité.

- le soin méthodologique pour étudier le *traitement* de l'événement à partir d'un corpus élargi (presse écrite, radio, télévision) et des exemples précis, « concrets ».

On retrouve là l'un des caractères fondamentaux de la vision décloisonnée d'E. Véron entre recherche fondamentale, étude appliquée et activité de conseil en communication, à visée plus opérationnelle⁸. Bien que la reconnaissance académique en France tarde à se manifester⁹, E. Véron possède une capacité remarquable à faire lien entre espaces de production de l'analyse sous différents régimes de fonctionnement, curiosité intellectuelle, besoin de mettre à l'épreuve la théorie mais aussi contraintes matérielles.

De longue date, E. Véron navigue entre les disciplines : la philosophie dans ses temps de formation en Argentine (1956-1961) ; l'anthropologie au contact de Claude Lévi-Strauss qui l'accueille dans son laboratoire en 1961 ; la sociologie qu'il enseigne à son retour en Argentine en 1963 ; les échanges interdisciplinaires au sein de l'EHESS, à son retour en France en 1971 ; la linguistique comme spécialité de thèse d'État ; et les sciences de l'information et de la communication pour le professorat d'université... Au-delà des entrées disciplinaires, les sciences dialoguent, la pensée se complexifie et surtout, elle s'enrichit.

Il n'est pas inutile de rappeler que la parution de *Construire l'événement*, en 1981, constitue un moment charnière dans ce parcours exigeant et remarquable de rigueur et d'ouverture intellectuelle. L'étude de cas de « l'accident nucléaire de Three Mile Island » n'est évidemment pas le lieu de discussion de la théorie elle-même, comme il en sera question dans *La Sémiologie sociale* (1987) reprise de la thèse d'État soutenue en 1985. Mais, comme le souligne A. Lange, le niveau d'analyse est tel qu'à défaut de « présentation théorique » en bonne et due forme, il est particulièrement intéressant de suivre E. Véron, déjà à travers les publications antérieures à 1981.

Dès maintenant, il nous est possible d'établir, comme autant de clés de lecture, des correspondances majeures entre *Construire l'événement* et, sur les deux plans,

⁸ E. Véron s'en explique dans un entretien avec Hugues Hotier (1992), publié dans *Communication et organisation*. Dans ce même article intitulé « Entretien avec Eliseo Verón : la sémiotique de C. S. Peirce au service de l'entreprise », Véron est présenté dans ces termes : « Consultant international, directeur du cabinet *Causa Rerum*, auteur de nombreux ouvrages qui décryptent les signes sociaux, Eliseo Verón est, depuis octobre 1992, Professeur à l'Université Paris 8. Théoricien et méthodologue, il applique à ses études en entreprise la théorie peircienne de la tiercéité » (Hotier, 1992). Pour une présentation plus complète de E. Véron, voir Ollivier (2014), Jacobi (2018), Gomez-Mejia G., Le Marec J. et Souchier (2018a ; 2018b), Cheveigné (2018). Nous respectons ici le principe du *Focus* avec un propos centré sur les publications et réflexions de E. Véron qui éclairent plus directement *Construire l'événement*.

⁹ Il obtient sa nomination à un poste de professeur en SIC à l'Université Paris 8 Vincennes - Saint-Denis en 1992, soit 7 ans seulement après sa thèse d'État en linguistique intitulée : *Production du sens. Fragments d'une socio-sémiotique*, soutenue dans la même université, le 28 mai 1985, sous la présidence d'Antoine Culioli et la direction de thèse de Jean-Claude Chevalier.

les positions théoriques et les principes méthodologiques affirmés par E. Véron dans les travaux qui ont précédé et dont certains sont repris dans la deuxième partie de *La Sémiosis sociale* (1987), sur la période 1976-1980 (C. É. : 87-150). Nous proposons d'en reprendre le fil logique, à partir de « fragments », notion chère à E. Véron :

1. *Construction sociale du sens* : « Le point de départ ne peut être que du sens produit » (Véron, 1987 : 121) ; « Si l'on envisage le cadre général d'une théorie de la production de sens, ce dernier apparaît inévitablement comme résultat d'un travail social (dans une terminologie légèrement différente : comme engendré par des pratiques) » (Véron, 1978b : 8-9).
2. *Matérialité du sens* : « Il n'y a de sens qu'incorporé à des agencements complexes de matières sensibles » (Véron, 1978b : 8) ; « Dans les discours sociaux, il y a toujours plusieurs matières et donc plusieurs niveaux de codification qui opèrent simultanément : image-texte ; image-parole-texte-son ; parole-comportement-gestualité, etc. Ce sont ces "paquets signifiants complexes qui parcourent les réseaux sociaux du sens » (*ibid.* : 13). À tous les stades de *Construire l'événement*, ce seront les supports médias avec leurs contraintes spécifiques de production et les discours multimodaux (textes, sons, images, gestes, etc.) qui vont matérialiser le sens.
3. *Discursivité sociale et médiatique* : « Ce double ancrage, du sens dans le social, du social dans le sens, ne peut être dévoilé que lorsqu'on considère la production du sens comme étant discursive » (Véron, 1987 : 123). Dans la conclusion de *Construire l'événement*, il est rappelé qu'entre tous les types de discours en société, « de la publicité aux variétés, du discours politique à la bande dessinée, du feuilleton à l'interview, de l'émission pour enfants au débat, une quantité de langages s'entrecroisent et se combinent » (Véron, 1981 : 169), le discours de l'information constitue en soi une catégorie.
4. Décalage entre production et reconnaissance : « nous avons toujours affaire à deux types de "grammaires" : "grammaires" de production et "grammaires" de reconnaissance... l'aspect circulation ne peut être rendu "visible" dans l'analyse que comme écart, précisément, entre les deux ensembles de traces » (Véron, 1978a : 10).

Et au plan méthodologique :

5. Méthode comparative. Le critère comparatif, inspiré de l'anthropologie structurale¹⁰, intervient à plusieurs niveaux dans *Construire l'événement* :

¹⁰ À la faveur d'une bourse d'études du Conseil de la recherche en Argentine (Conicet), E. Véron rejoint de 1961 à 1963 le Laboratoire d'Anthropologie Sociale (Collège de France) fondé en 1960 par Claude Lévi-Strauss. En 1961, fera la première traduction en espagnol (EUDEBA,

entre médias (radio, télévision, presse écrite) ; supports à l'intérieur d'un même média (sept quotidiens, C. É. : 84 ; trois hebdomadaires, C. É. : 156 ; JT TFI et Antenne 2, C. É. : 31) ; éditions d'un même quotidien (France Soir, C. É. : 42 sq) ou JT d'une même chaîne (éditions de 13 h et 20 h ; de semaine ou du week-end, C. É. : 110) ; registres énonciatifs dans la « panoplie discursive » d'un même JT, avec distribution des différents rôles par le « présentateur vedette » en position de « méta-énonciateur », (C. É. : 132). L'analyse comparative ressortira notamment à travers 7 tableaux, points de synthèse dans la progression de l'étude. « La manipulation des textes, tout d'abord, est orientée toujours par un critère comparatif. Pour des raisons théoriques, en effet, il me semble nécessaire de détruire l'illusion consistant à vouloir instaurer une sorte de position d'immanence, qui permettrait de faire l'étude d'un texte "en soi". À l'intérieur du réseau discursif de la production sociale du sens, un type de discours ne définit sa place que comme décalage par rapport à d'autres types de discours. Ce qu'on peut décrire d'un texte, c'est ce qui le différencie d'un autre texte (et donc en même temps, nécessairement, ce qui le rend semblable à lui) » (Véron, 1978b : 70).

« La manipulation des textes, tout d'abord, est orientée toujours par un critère comparatif. Pour des raisons théoriques, en effet, il me semble nécessaire de détruire l'illusion consistant à vouloir instaurer une sorte de position d'immanence, qui permettrait de faire l'étude d'un texte "en soi". À l'intérieur du réseau discursif de la production sociale du sens, un type de discours ne définit sa place que comme décalage par rapport à d'autres types de discours. Ce qu'on peut décrire d'un texte, c'est ce qui le différencie d'un autre texte (et donc en même temps, nécessairement, ce qui le rend semblable à lui) » (Véron, 1978b : 70).

6. *Systematicité. Construire l'événement* procède d'entrée à des opérations de classification en considérant le *mode de traitement discursif* de l'information (C. É. : 12), puis les *oppositions* structurantes (C. É. : 22), les *composantes* interdéfinies (C. É. : 55), les *niveaux de construction des objets* (C. É. : 95), etc. selon des régularités indispensables pour établir comparaisons et oppositions avec les *matériaux* discursifs et les stratégies énonciatives ainsi *construites*. « Notre démarche est guidée par un double critère : la nature comparative de l'analyse, d'une part, et le souci de décrire des règles productives systématiques et régulières, de l'autre. Ces deux critères sont étroitement liés, ils fonctionnent nécessairement ensemble : nous ne nous intéressons qu'à des écarts inter-discursifs, et les différences que nous pouvons éventuellement repérer dans les corpus, ne seront définies comme de véritables écarts inter-discursifs (et donc ne seront retenues) que si elles répondent aux critères de systématique et de régularité » (Véron, 1978b : 110).

Editorial Universitaria de Buenos Aires) de l'*Anthropologie structurale* de C. Lévi-Strauss parue en 1958 (Plon).

« Notre démarche est guidée par un double critère : la nature comparative de l'analyse, d'une part, et le souci de décrire des règles productives systématiques et régulières, de l'autre. Ces deux critères sont étroitement liés, ils fonctionnent nécessairement ensemble : nous ne nous intéressons qu'à des écarts inter-discursifs, et les différences que nous pouvons éventuellement repérer dans les corpus, ne seront définies comme de véritables écarts inter-discursifs (et donc ne seront retenues) que si elles répondent aux critères de systématité et de régularité » (Véron, 1978b : 110).

7. *Matériaux fragmentaires*. Le point de départ ici, ce sont bien les supports médias, les copies produites, les dispositifs matériels des journaux et des plateaux télévisés, avec orchestration entre voix, regards, déplacements, gestes et commentaires sur images, etc.

« Cette matérialité du sens définit la condition essentielle, le point de départ nécessaire de toute étude empirique de la production du sens. Nous partons toujours de "paquets" de matières sensibles investies par du sens et qui sont des produits ; nous partons toujours, autrement dit, de configurations de sens attestées sur un support matériel (texte linguistique, image, système d'action dont le support est le corps, etc.) qui sont des fragments de la sémiosis » (Véron, 1987 : 123-124).

Nous voilà maintenant outillés, sans surcharge, pour nous focaliser davantage sur notre ouvrage.

Construire un modèle d'étude

Lorsque E. Véron (1990) revient sur la publication de *Construire l'événement*, une dizaine d'années plus tard il prend à nouveau une distance avec ce qui est analysé (« accident » ou « incident » ?) et reconnaît qu'un tel travail demande de se placer dans « une position de réception totalement artificielle ». En effet, « aucun acteur social normalement constitué n'est capable de consommer (ne serait-ce que pour des raisons de temps) la totalité de ce que l'ensemble des médias dans un pays donné peut dire à propos d'un événement important » (Véron, 1990 : 9). La situation définie comme celle d'un *hyper-récepteur* correspond évidemment à un « artifice méthodologique » pour accéder à « cet immense réseau discursif » que forment les médias autour d'un événement, au point de construire de « multiples réalités ». Une expérience *naturalisée* (Véron, 1973) par la vie sociale mais dont l'analyse doit reprendre le fil (du 28 mars au 3 avril 1979, avant *couverture* par les hebdomadaires), reconstituer les liens (entre médias, à l'intérieur des supports), et plus encore, révéler des modes et régularités de fonctionnement qui font système, invariants et oppositions dans le *discours de l'information*.

Construire l'événement apparaît bien comme une *application* des positions et propositions théoriques de É. Véron, rapidement évoquées ici pour situer le propos et nous replacer dans le contexte théorique de sa production. É. Véron ne reprend jamais les éléments clés de son langage scientifique déjà en place

en 1981 (Peirce, sémosis, grammaires de production et de reconnaissance¹¹ ; Véron, 1980 ; 1977), mais il ne présuppose pas non plus un lecteur parti de nulle part. Si comme A. Lange (1982) dans sa recension de l'ouvrage, l'on a pu s'inquiéter d'un *méta-langage* peu accessible à défaut de « présentation théorique » de la démarche, la progression limpide de l'étude ne donne jamais un caractère gratuit aux notions théoriques qui viennent en appui, pour ancrer et cranter des points de construction et non pour complexifier inutilement l'étude. Ainsi quand E. Véron fait référence, pour le journal télévisé, au « présentateur principal » (C. É. : 31) ou « présentateur-vedette » (C. É. : 110) comme « méta-énonciateur », c'est très clairement pour traduire son rôle d'orchestration qui fait « unité d'ensemble » dans la « structure composite » du journal. La *technicité* de l'étude gagne à utiliser ces notions théoriques sans avoir à s'étendre sur la théorie elle-même que le lecteur curieux ou le commanditaire professionnel¹² pourront toujours découvrir par ailleurs.

En bon méthodologue, E. Véron procède à un premier découpage en trois temps :

1. *Mise en place de l'événement* (C. É. : 11-82) à partir des premières dépêches de la section « étranger » de l'agence AFP. Les informations sont diffusées entre le 28 et le 30 mars 1979 par : les quotidiens français (*le Matin, Le Figaro, L'Humanité, Libération, L'Aurore, 4 éditions France-Soir, Le Monde*) ; les journaux télévisés : (13 et 20 heures de TF1 et Antenne 2) ; les stations radio (RTL, France Inter, Radio Monte-Carlo).
2. *Le sommet informatif du 31 mars* (C. É. : 83-142) : étude systématique du comportement particulier de chaque support lors de ce « jour-clé du processus », le 31 mars 1979.
3. *Les discours de clôture* (C. É. : 143-168) : informations diffusées entre le 1^{er} et le 3 avril 1979, avec interrogations sur l'apparition d'une « bulle de gaz » produisant métaphoriquement « une bulle d'informations » (C. É. : 154). « Matériel » d'analyse complémentaire : 4 hebdomadaires (*Le Point, L'Express, Le Nouvel Observateur, Paris-Match*).

¹¹ « Les conditions de production d'un ensemble signifiant ne sont jamais les mêmes que les conditions de reconnaissance. L'écart entre production et reconnaissance est extrêmement variable, selon le niveau du fonctionnement de la production de sens où l'on se place et selon le type d'ensemble signifiant que l'on étudie. En tout cas, nous avons toujours affaire à deux types de "grammaires" : "grammaires" de production et "grammaires" de reconnaissance » (Véron, 1978a : 10). La notion de *contrat de lecture*, développée d'abord de façon opératoire dans le cadre de contrats de recherches comme Directeur d'Études de la Sorgem, est plus tardive (Véron, 1984).

¹² E. Véron s'en explique dans un entretien avec H. Hotier (1992) pour *Communication et organisation* : « L'approche théorique donne toujours forme au texte du rapport, mais dans certains cas on n'attire pas nécessairement l'attention sur le fait que telle ou telle orientation théorique a été mise en œuvre. Si le client est curieux, il demandera de lui-même. Tout dépend de l'interlocuteur. S'il s'agit du responsable direct qui a le problème technique auquel l'étude essaye de répondre, c'est une chose. Le directeur d'une branche industrielle d'une grande entreprise n'a peut-être pas besoin de savoir qui était Peirce, ni de comprendre avec précision ce qu'est la tiercéité ».

Il y a une importance décroissante des parties, en nombre de pages, car, avant toute chose, il faut prendre le temps de mener une analyse très minutieuse du point d'origine et de la matière de base de l'information : ce sont les trois premières dépêches AFP, entre 16 h 47 et 20 h 18 (heure de Paris). Selon le terme d'E. Véron, le « matériel » (C. É. : 12) est à traiter de façon ordonnée, en faisant déjà ressortir dans un tableau comparatif entre les dépêches, une double opposition structurante dans les « modes de traitement discursif » (*ibid.*) : entre ce qui concerne directement l'événement (E) et ses conséquences (C) ; entre le discours technique (T) et le discours non technique (non-T). Cela permet de produire « un schéma à double entrée et de repérer les éléments qui échapperaient éventuellement à cette classification » (C. É. : 13). Cette double opposition entraîne d'autres : par renvois implicites à la localisation (intérieure vs extérieure de la centrale) ou à l'action (constater faits, effets vs agir, prendre une décision).

Ainsi *plane* d'entrée « une certaine ambiguïté sémantique » qui ne fera que s'accroître avec les trois nouvelles dépêches, dans la nuit du 28 au 29 mars 1979 : la confusion règne selon les lectures adoptées (C. É. : 16) ; les indices de localisation sont « flottants » (C. É. : 21). Le suivi des dépêches révèle les premiers décalages, les premiers flottements, non par manque de fidélité au réel dans l'absolu, mais par simple et rigoureuse comparaison entre les matériaux discursifs à disposition.

Avec les premières « copies » (interventions informatives spécifiques des médias) le modèle discursif oppositionnel doit s'enrichir « dans la mesure où il commence à être question d'un "facteur humain" distinct du déroulement purement technique de l'accident mais lui appartenant » (C. É. : 55). L'événement se décompose différemment avec ce facteur humain intégré à la structure de base, produisant ainsi quatre composantes dans le *traitement* discursif de l'information : une composante technique (T) de l'événement (E) traitée en mode technique (« membrane de sécurité du réservoir ») ; une composante T de E traitée en mode non-T (« panne la plus grave ») ; une composante humaine (H) de E traitée en mode T (« L'opérateur arrête la première pompe ») ; une composante H de E traitée en mode non-T (« Un employé aurait commis une erreur »).

De pas en pas, non plus sur l'accident lui-même mais sur le temps d'*après*, on en vient à parler de manière non technique sur des conséquences non techniques, avec déplacement ou mouvement de bascule dans « l'ordre des passions » (C. É. : 59). Dans les titres, il est désormais question de « peur atomique » et de « psychose du nucléaire ». Les options méthodologiques d'E. Véron déjà avancées dans les écrits antérieurs¹³ trouvent matière à s'illustrer de façon claire, efficace dans la conduite et la progression de l'étude¹⁴.

¹³ Travail sur des matériaux fragmentaires, ici les copies et fragments de copies ; critère comparatif hérité de la méthode structurale en anthropologie ; mise en évidence de régularités et systématisme dans les écarts discursifs (voir notamment Véron, 1978).

¹⁴ On compte notamment sept tableaux d'analyse comparative sur l'ensemble de l'ouvrage.

Toujours soucieux de faire ressortir, non pas fidélité au réel ou artifice, ni vérités et mensonges dans la construction du discours, mais, plus méthodiquement, écarts et décalages dans l'information, E. Véron met en lumière les distinctions fondamentales entre modes de traitement : le discours informatif ; le discours didactique ; la fictionnalisation. À l'intérieur du discours de l'information comme type générique (C. É. : 7) le discours *informatif* cherche à se tenir au plus près des dépêches, de l'information disponible à la source ; le discours *didactique* privilégie explications et commentaires ; la *fictionnalisation* (C. É. : 164) utilise les ressorts de la fiction littéraire, des récits policiers, de la structure romanesque. Une stratégie tout particulièrement exploitée par les hebdomadaires « bourgeois »¹⁵. Bien sûr, chaque support média a la liberté de composer avec ces différents modes de traitement à l'intérieur de sa « panoplie discursive » (C. É. : 161). Les hebdomadaires ne s'en priveront pas.

Entre discours informatif, discours didactique et fictionnalisation, le déplacement discursif et les différentes constructions de l'événement s'expliquent très simplement car « l'accident de TMI comporte une singularité, qui tient à sa nature technologique¹⁶. En effet, il est malaisé « de construire un événement d'actualité avec des pompes, des vannes, des turbines et surtout des radiations qu'on ne voit pas » (C. É. : 170). Il revient alors au discours *didactique* « de transcrire le langage des technologies dans celui de l'information » (C. É. : 170). Plusieurs voies s'offrent, plusieurs voix aussi peuvent se faire entendre. Déjà, faire appel à un *spécialiste* quitte à prendre le risque, comme RTL, d'un choix saugrenu pour la présentation des faits : « Celui qui intervenait hier comme spécialiste hippique apparaît aujourd'hui spécialiste du nucléaire... Il présente en tout cas la première explication sur ce qu'est une centrale » (C. É. : 28). D'ailleurs, parlons-nous de « centrale », d'« usine », d'« enceinte » ? Le « flottement topographique » (C. É. : 18) se manifeste d'entrée, de même les deux genres, informatif et didactique, sont entremêlés (C. É. : 29).

Cependant, le discours didactique compte sur l'efficacité de certains outils, tout particulièrement parmi images et figures, les diagrammes qui font partie « de la légitimation du discours du spécialiste » (C. É. : 124). La présentation s'appuie sur le dessin, le schéma, l'illustration, avec soin d'y apporter précisions, explications,

¹⁵ « Les hebdomadaires que nous appellerons "bourgeois" par leur clientèle (en majorité, les classes moyennes et la bourgeoisie). Leur tirage oscille en 1979 entre 300 000 et 500 000 exemplaires, et ils atteignent entre deux et trois millions de lecteurs. Il s'agit d'un genre pleinement structuré dans les pays industriels ; ses antécédents historiques ont été *Time* aux États-Unis et *Der Spiegel* en Europe. Trois titres en France : *l'Express*, *le Nouvel Observateur*, *le Point* » (Véron, 1981 : 155). Sur le modèle de *Life*, il faut selon E. Véron traiter à part *Paris-Match*, en raison du profil sociologique du public « un peu différent » et d'un recours plus systématique à la force des images, si ce n'est au *choc* des photos dont l'hebdomadaire fera sa devise entre 1978 et 2008 (« Le poids des mots, le choc des photos »).

¹⁶ Pour mesurer l'écart avec le discours d'information et une certaine confusion dans les termes, les localisations, E. Véron propose en « Appendice », une « description technique de l'accident de TMI entre le 29 mars et la fin avril 1979 » (p. 171-174), comprenant un schéma de la centrale nucléaire de Three Mile Island avec 19 points identifiés en légendes.

commentaires. Mais, là encore, l'explication se révèle très vite « confuse » (C. É. : 53), les gestes ou gesticulations du commentaire sur images ne suffisent pas car entre toutes les variations ou contradictions dans les termes « la construction laborieuse du discours didactique, en essayant de donner à la description l'articulation gestuelle d'une explication, s'est déjà écroulée » (*ibid.*). Au point que dessins et diagrammes, comme marques du discours didactique, participent finalement « du fantasme que l'on retrouve dans les modernes encyclopédies "en images", celui de "la science du bon sens" » (C. É. : 124). Chaque média joue dans son registre, avec sa temporalité propre, ses rythmes et ses codes de présentation, ses moyens et ses contraintes techniques. Chacun tente de marquer son territoire énonciatif mais dans un espace discursif partagé, concurrentiel, inévitablement interdéfini dans ses positions, comme il ressort des analyses comparatives dont les tableaux ponctuent tous les points de progression de l'étude.

Vient le temps de la réflexivité. Les journalistes eux-mêmes s'interrogent sur leurs pratiques, leur rôle, leur légitimité, quand certains se demandent si leur fonction principale n'est pas de « rassurer » (C. É. : 153). Mais l'exercice tourne court ; à peine posée, la question se voit « escamotée ». Ce qui devait concerner en propre les médias en société se déplace, pour ne pas dire se rabat, sur la thématique singulière du nucléaire. Là où s'affichait la volonté de ne plus « se contenter de faux-semblants ou de vraies peurs » afin que « tous les éléments du dossier soient portés à la connaissance de chacun, en France comme ailleurs » (C. É. : 153), rien ne vient « décoincer » véritablement « la bulle de l'information » (C. É. : 154). En définitive, tout s'explique par « une malheureuse intervention humaine dans le fonctionnement de la centrale » (*ibid.* : 154). L'alerte était légitime mais faut-il s'inquiéter outre mesure ?

À charge, cette fois, pour les hebdomadaires de rebondir, de relancer le processus d'information. Comme le discours didactique a montré ses failles, ses limites, une carte essentielle reste à jouer : la *dramatisation*, à l'intérieur d'un mode discursif plus étendu : la « fictionnalisation ». En effet, les hebdomadaires occupent « une place particulière, à la frontière entre le discours de l'information et quelque chose qui n'est plus du discours sur l'actualité » (C. É. : 155). Ils bénéficient, à l'échelle d'une semaine de visibilité sur l'événement, de la *distance maximale* par rapport aux autres supports médiatiques. Et même si le *Nouvel Observateur*, *L'Express* et *Le Point* « n'ont pas la même orientation idéologique, [ils] ont le même mode de fonctionnement discursif » (C. É. : 156). Plus encore, comme les cadrages discursifs sont dominés par ce que E. Véron (1985) appelle l'« effet de reconnaissance »¹⁷ participant du *contrat de lecture* qui viendra un peu plus tard, « tous les titres en

¹⁷ « L'une des modalités les plus souvent utilisées consiste à fonder le titre principal sur la reprise d'une expression existant dans le champ culturel du lecteur: Cette formule est transformée, afin de l'adapter à son rôle de titre présentant un discours sur l'actualité, mais pas trop cependant, afin qu'elle reste reconnaissable » (Véron, 1981 : 158). Ainsi en est-il de l'emprunt détourné à des titres de films, d'ouvrages, ou la référence à peine déguisée à des citations fameuses, des traits d'esprit, de culture, pour créer connivence et complicité.

arrivent à se ressembler » : un élément clé de l'« unification imaginaire » (C. É. : 8) dont parle d'entrée E. Véron et qu'il faut replacer dans le cadre plus général d'un « événement qui s'impose partout dans l'intersubjectivité des acteurs sociaux ». Mais pas question pour les hebdomadaires de répéter ce que tout le monde sait déjà, a pu lire, voir, entendre. Si les quotidiens annoncent des « événements », les hebdomadaires énoncent des « situations » : « Ce qui peut se passer en France » (*Le Point*) ; « Si on arrêta tout » (*Le Nouvel Observateur*). Plus qu'en tout lieu de médiatisation de l'événement, les marques de l'écrit se confondent avec celles du récit, de la *fiction littéraire* et de la *structure romanesque*. En poussant, si ce n'est en forçant, les traits de la dramatisation, *Paris Match* aura le dernier mot précisément... à travers l'image : « Le discours glisse de la réalité à la fiction par l'entremise du code muet de la photographie, tout en instituant le drame grâce aux mots » (C. É. : 168).

Construire sans réduction constructiviste

Dès l'introduction de *Construire l'événement*, E. Véron prévient le lecteur. En guise d'avertissement, qu'on ne s'attende pas à trouver des réponses toutes faites sur le dévoiement possible des médias dans la « sur-information », la « manipulation », la dissimulation, en rupture avec la *sacro-sainte* « objectivité » (C. É. : 8). Quand bien même ces questions seraient légitimes, ce n'est pas le lieu de s'y arrêter et de trancher, non sans arrière-pensée idéologique. Pas de procès en règle des médias mais un souci de méthode pour « laisser en suspens toute interrogation de ce type » et orienter différemment le propos, sa visée :

« Ce travail aura atteint son but s'il parvient à aiguïser la perception du consommateur¹⁸ de médias informatifs et s'il réussit à le convaincre qu'ils sont un peu plus compliqués que leurs détracteurs systématiques ne le pensent, mais aussi un peu moins transparents et dociles que ceux qui les contrôlent ne se plaisent à l'imaginer » (C. É. : 9).

E. Véron se tient à distance des grandes théories construisant des modèles et embrassant d'un seul coup d'œil la complexité, à travers des synthèses globales à valeur quasi prophétique. Il le dira plus tard, ces types de « prophéties »¹⁹ ne font « que traduire l'incapacité des intellectuels à penser la médiatisation croissante des sociétés modernes, ce processus qui fut identifié à ses débuts

¹⁸ Le terme de *consommateur* peut surprendre. E. Véron (1997 : 27) s'en expliquera : « Bien entendu, la question de savoir si l'information est aujourd'hui ou non à proprement parler un produit, une marchandise, n'est pas une mince interrogation. Nous y reviendrons. Mais il est clair en tout cas que si l'on veut appliquer cette notion de marchandise, il s'agit d'une marchandise grand public, comme on dit : l'institution médiatique fait circuler, diffuse cette marchandise (l'information sur l'"actualité" du monde) directement sur le marché, elle est destinée à chacun de nous en tant que citoyen, comme n'importe quel produit de grande consommation. Malgré de multiples médiations, le destinataire final de l'activité industrielle de nos sociétés est le marché de la consommation. »

¹⁹ « Malgré les multiples prophéties à propos de l'homme uni-dimensionnel, de l'aliénation ou des industries culturelles, l'analyse de l'histoire de l'évolution des médias dans les sociétés industrielles montre que les médias sont des *producteurs de diversité, de complexité* » (Véron, 1990 : 10, sic).

comme "culture de masse" et ensuite comme "industries culturelles" » (Boutaud et Véron, 2007 : 14). Il n'est pas inutile de rappeler que pour E. Véron (1987), le « point de départ ne peut être que du sens produit », le sens avant tout comme « production discursive » dont il faut analyser les matériaux nécessairement fragmentaires, les « produits », pour reconstruire le « procès », les régularités de fonctionnement (modélisation du contexte, agencements et contraintes dans les dispositifs, invariants dans les pratiques, etc.)²⁰.

E. Véron a beau rappeler ce qui fonde sa démarche, à l'écart de toute prétention théorique globalisante sur les médias, en Introduction de *Construire l'événement* une phrase semble avoir marqué les esprits comme *momentum* des fondations constructivistes : « Les médias informatifs sont le lieu où les sociétés industrielles produisent notre réel » (C. É. : 8). En d'autres termes, et pour résumer la position théorique avancée : « Les événements sociaux ne sont pas des objets qui se trouveraient tous faits quelque part dans la réalité et dont les médias nous feraient connaître les propriétés et les avatars après coup avec plus ou moins de fidélité » (C. É. : 7-8). La logique est criante, le tableau de correspondance ne peut échapper : *Construire l'événement* serait le lieu par excellence du *constructivisme*,

« [une approche] fondée sur l'idée que les événements que nous présentent les médias ne sont pas les images pures et simples de ce qui arrive dans le monde, mais les résultats d'un processus socialement organisé, et socialement régulé, de mise en forme, de mise en scène et de mise en sens d'informations, c'est-à-dire de descriptions d'occurrences ou de situations (ces descriptions pouvant être (catégorisantes, narratives, explicatives, etc.). Les événements tels qu'ils nous sont donnés à percevoir à travers les images et les discours des médias n'existeraient donc pas en tant que tels hors du domaine de l'information » (Quéré, 1997 : 416).

Or, il y a une différence fondamentale à penser – comme ici – que l'événement n'existe pas « hors du domaine de l'information », ce qui a pu conduire à des simplifications et réserves critiques²¹, et penser comme E. Véron que l'événement n'existe pas en dehors du *discours*, condition du sens, du sens toujours *produit*. Difficile alors de réduire la pensée d'E. Véron au constructivisme, ce qui ferait manquer « un aspect important de la médiation qu'opèrent les médias : ils transforment des nouvelles non seulement en news mais aussi et surtout en faits sociaux ou en événements dans un ordre social, et cela à travers une production de textes » (Quéré, 1997 : 420). C'est une dimension non seulement intégrée dans la pensée d'E. Véron mais *construite*, précisément, sur un soubassement théorique plus complexe : celui de la *semiosis*, de la construction sociale du sens, d'inspiration non constructiviste mais sémiotique, sociosémiotique. Ne pas avoir

²⁰ « Le point de repère obligé de toute démarche empirique dans ce domaine, ce sont des phénomènes de sens attestés, des agencements de matières signifiantes porteuses de sens, des ensembles signifiants qui ont été extraits, pour les besoins de l'analyse, du flux ininterrompu de production-circulation-consommation de sens, dans un contexte social donné » (Véron, 1978 : 8).

²¹ « Bien que son intérêt soit évident, il n'est pas sûr que l'approche constructiviste nous éclaire vraiment sur la constitution sociale des événements » (Quéré, 1997 : 420 ; pour d'autres éclairages, voir notamment Gauthier, 2003 ; Koren, 2004 ; Delforce, 2004).

cette grille de lecture décentre et déforme le propos d'E. Véron sur l'épistémè du *construire*/de la *construction*.

On peut certes concevoir que les médias « transforment » des nouvelles en événements dans un ordre social, mais la question n'est pas là. Pour E. Véron, les médias ne reproduisent pas le réel mais le produisent tout court²². Cela ne va pas dans le sens de la simplification avec le circuit court – si ce n'est le court-circuit – entre information et réalité, mais complexifie au contraire le sens, dans sa dynamique productive, à travers de « multiples réalités ». L'objectivité n'est pas en question car le réel n'est pas posé ou pensé en termes ontologique, sur le plan philosophique, mais en termes sémiotique, dans le cadre de l'analyse du discours, à la confluence entre linguistique, sociologie et communication. Le réel en question est un « réel social », avec le double ancrage du social dans le sens, du sens dans le social, ce qui ne peut apparaître ou se révéler qu'à l'intérieur de l'activité discursive : « L'analyse des discours sociaux ouvre ainsi la voie à l'étude de la construction du réel » et, s'il faut insister : « Une théorie des discours sociaux peut se donner comme but l'analyse de la production du réel-social sans s'embarasser d'un modèle subjectiviste de l'acteur » (Véron, 1987 : 123).

En résumé, on ne cultivera ni le réductionnisme sémiotique, prônant par réflexe structuraliste l'immanence du texte coupé du social, ni l'idéalisme phénoménologique aux origines du constructivisme²³. Si cela se construit au niveau du discours, cela ne passe pas par le texte seul ou l'individu seul mais présuppose un collectif, du social. S'il y a « autant de réalités que de positions de discours, on s'aperçoit qu'il s'agit d'une diversité structurée » (Véron, 1990 : 10). Et s'il y a enfin un décalage entre grammaires de production et de réception, en « débordant la multitude des modes de construction, l'efficacité des invariants du discours finit par produire une unification imaginaire et, fort du pouvoir de sa désignation, l'événement s'impose alors partout dans l'intersubjectivité des acteurs sociaux ». Nous ne pouvons donner sens hors du discours et de la vie sociale, nous ne pouvons penser hors des signes et du collectif, avec ses codes, son ordre, ses habitudes.

Cette conception du sens « construit » du réel comme « produit » de l'interprétation est approfondi par E. Véron à partir de Charles S. Peirce et de sa conception ternaire du signe²⁴. Comme C. S. Peirce, E. Véron (1987) se réfère au

²² « J'ai commis un livre il y a quelques années (Véron, 1981), où j'essayais de montrer que les médias informatifs ne reproduisent ni ne reflètent rien : ils *produisent* le réel social dont ils parlent » (Véron, 1997 : 27).

²³ E. Véron donne l'exemple de Peter L. Berger et Thomas Luckman (1966 ; publié en France en 1986), considérés comme les initiateurs du constructivisme. Ils définissent la réalité comme « Qualité appartenant à des phénomènes que nous reconnaissons comme ayant une existence indépendante de notre propre volonté », alors que pour Véron c'est un construit à l'intérieur du discours.

²⁴ « À la question de savoir où passe la frontière entre le monde de signes et le monde des choses, C. S. Peirce répondit par une thèse radicale : tout peut servir de signe, il n'y a rien qui ne puisse être un signe, et notre pensée n'a accès qu'à des signes. Jamais nous n'aurons du monde ni des

« troisième terme », titre de la partie médiane de *La Sémiotique sociale* où figurent des travaux de la période 1976-1980, juste avant la parution de *Construire l'événement* (*id.*, 1981). Il existe un contraste, souvent souligné, entre le cadrage purement théorique de *La Sémiotique sociale* – où C. S. Peirce occupe une place –, et l'opérationnalisation de la théorie dans *Construire l'événement* – sans mention de C. S. Peirce, ni même de la sémiotique, sauf pour amorcer la conclusion²⁵. Or, avec sa capacité à ne pas diviser la recherche dite fondamentale et la recherche appliquée, E. Véron (1987 : 122) articule dans le même temps le travail de terrain sur les médias et la théorie sur la « sémiotique sociale » qu'il définit comme « la dimension signifiante des phénomènes sociaux : l'étude de la sémiotique est l'étude des phénomènes sociaux en tant que processus de production du sens ». Telle quelle, la définition de la sémiotique sociale se présente à un grand niveau de généralité. Mais les choses se compliquent rapidement si nous entrons dans le détail des « trichotomies peirciennes », à partir de la « primauté » (qualités), la « secondarité » (faits), la « tiercéité » (règles, habitudes). E. Véron réussira le tour de force de ne pas se perdre ni nous perdre dans les dérives taxinomiques des catégories et classifications de signes pour s'intéresser avant tout à la pensée analytique de C. S. Peirce. « Pour en finir avec la communication »²⁶, dans sa conception linéaire et fonctionnaliste, il faut entrer dans la « circulation du sens comme processus complexe » (Véron, 1991 : 123) et parler de « production de sens » en lieu et place de la communication. En procédant ainsi, E. Véron entendait rompre avec ce qu'il jugeait comme les trois réductions théoriques dans l'analyse des médias : l'idéalisme des études de texte ; l'économisme des études sur les industries culturelles ; l'empirisme des études sur les récepteurs-consommateurs.

Conclusion

E. Véron aimait la formule : « L'eau a coulé sous les ponts ». Depuis la publication de *Construire l'événement* en 1981, le paysage médiatique est totalement bouleversé. Notre « hyper-récepteur » serait bien en peine aujourd'hui de reproduire l'artifice méthodologique de tout suivre sur la construction d'un événement tous médias et réseaux confondus.

autres sujets une connaissance immédiate, la moindre de nos intuitions passe par des relations d'interprétation, et penser revient à manipuler des symboles. Interpréter le monde autrement dit, relation *ternaire*, est tout autre chose que le subir à la façon (purement binaire et physique) du stimulus-réponse ou de l'action-réaction. Or un vivant n'évolue pas dans le monde des choses, mais dans la sémiotique ou parmi les signes » (Bougnoux, 2015 : 198).

²⁵ « Comme tout fragment de discours dans une société, les copies que nous avons étudiées sont des objets sémiotiquement hétérogènes dotés d'une multiplicité de propriétés signifiantes, résultant elles-mêmes d'une pluralité de niveaux sociaux » (Véron, 1981 : 169).

²⁶ « Pour en finir avec la communication » est le titre même d'un article d'E. Véron (1991) publié dix ans après *Construire l'événement*.

Sans même sonner la charge sur les effets d'hypermédiatisation, on constate toujours plus la perméabilité des genres et des discours, des frontières entre public et privé, témoins et expert, la non-hiérarchisation des niveaux de compétence dans la prise de parole. E. Véron avait anticipé ce changement dans la « circulation », notamment entre sociétés médiatiques (différenciation marquée entre univers de production et de réception) et sociétés médiatisées (incorporation et appropriation des pratiques médias tout particulièrement avec les réseaux sociaux). Très tôt, dans *Sémiosis de l'idéologie et du pouvoir* (1978), il avait modifié les termes élémentaires de tout système productif (production, circulation, consommation) en remplaçant « consommation » par « reconnaissance » (Véron, 1978a : 8). Pas sûr, aujourd'hui, qu'on ne reviendrait pas au terme de « consommation », tant le rapport à l'information et aux médias relève de pratiques marchandes, de publics en audiences de marchés, d'audiences en consommateurs complices.

Mais *Construire l'événement* ne s'arrête pas à l'étude d'un objet « accidentel » dans l'actualité. E. Véron est avant tout intéressé par les médias comme objets de connaissance sur la production du sens en société : un sens inévitablement « produit » par le discours, moins forme que « processus » où se construisent de multiples réalités. Il a toujours insisté sur le fait qu'on ne peut séparer recherche fondamentale et recherche appliquée, qu'il n'y a pas grand sens non plus à diviser ainsi les approches. C'est pourquoi nous avons tenu à lire *Construire l'événement* comme étude, avec l'arrière-plan théorique de *La Sémiosis sociale*, comme pensée. E. Véron lui-même n'est pas l'homme d'une seule voix, d'un seul discours. Il aime trop l'interface²⁷, l'interstice dans les plis du sens et les décalages, l'interdiscipline servie par une grande culture en sciences humaines et sociales.

Il nous quitte le 15 avril 2014, sans piste concrète pour la traduction française de *La Sémiosis social 2* parue en 2013 à Buenos Aires. Des fragments toujours, mais en définitive une somme et un homme qui se retourne sur son travail et son itinéraire :

« "Où", "comment s'articulent", "quelle est la place", "configuration", "échelle"... j'ai de problèmes d'architecture. Et c'est bien connu que pour les architectes, les portes sont un thème important. Je ne veux pas insinuer que je me sens près d'une porte. Ce sera au lecteur de juger » (Véron, 2013 [2018], traduction inédite).

Souhaitons déjà qu'une porte s'ouvre pour la publication en français de *La Sémiosis social 2. Ideas, momentos, interpretantes* (2013). Ce serait l'occasion de reprendre plus que jamais le dialogue avec E. Véron en faisant vivre, comme nous ici à modeste échelle, les textes et pensées. Il s'est construit en honnête homme, il n'aura jamais cherché à faire événement.

²⁷ « Logiques en interface » est la conclusion du chapitre d'E. Véron « Du sujet aux acteurs » dans *Sémiotique ouverte* (Boutaud et Véron, 2007 : 178).

Références

- Berger P. L. et Luckman T., 1966, *The social construction of reality*, New York, Doubleday & Co.
- Bougnoux D., 2015, « Langage et communication », *Hermès. La Revue*, 71 (1), p. 193-200. <https://doi.org/10.3917/herm.071.0193>
- Bourdier J.-M. et al., 1982, « Analyse du discours des médias français à la suite de l'accident nucléaire de Three Mile Island », *Revue générale nucléaire*, 2, pp. 154-158. <https://doi.org/10.1051/rgn/19822154>
- Boutaud J.-J. et Véron É., 2007, *Sémiotique ouverte. Itinéraires sémiotiques en communication*, Paris, Hermès Science-Lavoisier.
- Cheveigné S. (de), 2018, « L'itinéraire intellectuel d'Éliseo Véron en France », *Communication & langages*, 196 (2), p. 27-38. <https://doi.org/10.3917/comla1.196.0027>
- Delforce B. 2004, « Le constructivisme : une approche pertinente du journalisme », *Questions de communication*, 6, p. 111-134. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.4345>
- Gauthier G., 2003, « Critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 3, pp. 185-198. <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.7502>
- Gomez-Mejia G., Le Marec J. et Souchier E. (coords), 2018a, « Eliseo Véron. Vers une sémio-anthropologie », *Communication & langages*, 196 (2). <https://www.cairn.info/revue-communication-et-langages-2018-2.htm>
- Gomez-Mejia G., Le Marec J. et Souchier E., 2018b, « Véron entre les mondes », *Communication & langages*, 196 (2), p. 9-26. <https://doi.org/10.3917/comla1.196.0009>
- Hotier H., 1992, « Entretien avec Éliéo Veron : la sémiotique de Peirce au service de l'entreprise », *Communication & organisation*, 2. <https://doi.org/10.4000/communicationorganisation.1591>
- Jacobi D., 2018, « Véron (Eliseo) », *Publictionnaire. Dictionnaire encyclopédique et critique des publics*. <http://publictionnaire.huma-num.fr/notice/veron-eliseo>
- Koren R., 2004, « Sur la critique du constructivisme en communication », *Questions de communication*, 5. <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7110>
- Lange A., 1982, « Un discours, ça bouge énormément. E. Véron. Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Island, Éditions de Minuit, 1981 », *Critique politique*, 11, p. 132-133.
- Ollivier B., 2014, « Eliseo Véron (1935-2014). Un passeur interdisciplinaire et intercontinental », *Hermès. La Revue*, 69 (2), p. 223-226. <https://doi.org/10.3917/herm.069.0223>
- Picard J.-F. et Fourgous J.-M., 1981, « Analyse des déformations de l'information donnée par les médias en France à propos de l'accident de Three Mile Island », *Revue Générale Nucléaire*, 6, p. 580-582. <https://doi.org/10.1051/rgn/19816580>
- Quéré L., 1997, « Introduction », *Réseaux. Communication, technologie, société* 1 (1), p. 415-432. https://www.persee.fr/doc/reso_004357302_1997_mon_1_1_3851
- Véron E., 1973, « Linguistique et sociologie. Vers une "logique naturelle des mondes sociaux" », *Communications*, 20, p. 246-278. <https://doi.org/10.3406/comm.1973.1305>

- Véron E., 1977, *La Semiosis sociale*, Urbino, Centro Internazionale di Semiotica e di Linguistica.
- Véron E., 1978a, « Sémiosis de l'idéologie et du pouvoir », *Communications*, 28, p. 7-20. <https://doi.org/10.3406/comm.1978.1416>
- Véron E., 1978b, « Le Hibou », *Communications*, 28, p. 69-125. <https://doi.org/10.3406/comm.1978.1421>
- Véron E., 1980, « La sémiosis et son monde », *Langages*, 58 (14), p. 61-74. <https://doi.org/10.3406/lgge.1980.1847>
- Véron E., 1981, *Construire l'événement. Les médias et l'accident de Three Mile Island*, Paris, Éd. de Minuit.
- Véron E., 1984, « Quand lire c'est faire : l'énonciation dans le discours de la presse écrite », dans *Sémiotique II*, Paris, Institut de recherches et d'études publicitaires, p. 33-56.
- Véron E., 1985, « L'analyse du contrat de lecture. Une nouvelle méthode pour les études de positionnement des supports presse », communication orale présentée au Séminaire *Les médias : expériences, recherches actuelles, applications*, Levallois-Perret, janv.
- Véron E., 1987, *La Sémiosis sociale. Fragments d'une théorie de la discursivité*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes.
- Véron E., 1990, « La construction sociale des événements », *Periodistica*, 2, p. 9-16. <https://shs.hal.science/halshs-01487069>
- Véron E., 1991, « Pour en finir avec la "communication" », *Réseaux. Communication, technologie, société*, 46-47 (9), p. 119-126. <https://doi.org/10.3406/reso.1991.1835>
- Véron E., 1997, « Entre l'épistémologie et la communication », *Hermès. La revue*, 21 (1), p. 23-32. <https://doi.org/10.3917/herm.021.0023>
- Véron E., 2013, *La Semiosis social, 2. Ideas, momentos, interpretantes*, Buenos Aires, Paidós.
- Véron E., 2018, « La sémiosis sociale, 2. Idées, Moments, Interprétants », trad. de l'espagnol par E. Véron, *Communication & langages*, 196 (2), p. 3a-6. <https://doi.org/10.3917/comla1.196.0004>

